captiver par cette liberté d'allures qui marque de la recherche beaucoup plus que de la compréhension. Cependant, ceci sans aucun parti-pris, quel malheur ne serait-ce pas pour l'art si notre interprétation française — non idéalement parfaite, c'est possible, mais si justement prisée par Wagner et tant d'autres grands esprits — venait à se perdre ou même à se dénaturer.

En somme, de continuels échanges, de continuelles réactions existent entre les deux pays. Lourde, trop lourde pour beaucoup, l'influence wagnérienne a paru un instant troubler notre national développement. Mais combien nombreux sont nos musiciens qui, semblables en cela aux jeunes compositeurs russes, ont su se maintenir au milieu du courant wagnérien sans jamais se laisser submerger. Et si, maintenant que le soleil de Bayreuth est en déclin, aucune autre influence allemande ne se fait sentir sur l'orientation de l'art musical, c'est pour cette simple raison : que nous avons une jeune école symphonique comme peut-être aucun autre pays n'en possède en ce moment.

★

M. Romain-Rolland

Je ne crois guère à la *suprématie mondiale*, en notre temps, de l'esprit d'une nation. Il y a plus d'un demi-siècle déjà, Gœthe disait à Eckermann (en 1827) : « La littérature nationale, cela n'a plus aujourd'hui grand sens; le temps de la littérature universelle (*Weltliteratur*) est venu, et chacun doit travailler à hâter ce temps ». — Ce temps est aujourd'hui bien proche. Les relations sont devenues si rapides et si étroites entre les penseurs, les artistes, et même le public de tous les pays, qu'il se fait un constant échange, entre tous, des qualités et des défauts de tous. Il serait aussi facile de montrer dans la littérature et la musique allemandes contemporaines, l'influence de la littérature et de la musique françaises, que dans celles-ci l'influence de celles-là. En somme, la grande *suprématie mondiale* aujourd'hui

est celle des personnalités, et non pas des nations. Or, on se tromperait fort, en croyant que les génies sont les représentants les plus fidèles et les plus expressifs des nations dont ils sont sortis. Ils sont le plus souvent en opposition avec elles. C'était l'erreur de la critique de Taine de juger, par exemple, de la Hollande d'après Rembrandt, qui y est justement une exception. Et l'on ne se tromperait pas moins, en jugeant de l'Allemagne musicale d'après Wagner, qui ne cessa de la combattre ou d'après Beethoven, — qui d'ailleurs était flamand (par son grand-père). — Ce sont les grands hommes moyens, (si l'on peut risquer cette expression contradictoire), qui représentent une nation; et le type, dans la musique allemande, c'est Brahms. Brahms a eu une influence minime, presque nulle, en France.

Si d'ailleurs une nation pouvait prétendre encore à une suprématie d'esprit, (ce que je ne crois pas, je le répète ; car il s'est fait entre toutes une sorte de nivellement d'esprit, de mélange européen), je ne pense pas que l'Allemagne serait parfaitement armée en ce moment pour l'exercer.

Pour qu'il y eût suprématie d'esprit, il faudrait qu'il y eût d'abord un esprit en littérature et en art. Et l'on ne peut parler de l'esprit d'une nation, quand on ne peut sentir en elle un idéal commun, une œuvre à laquelle tous concourent, ou, à défaut de cette entente universelle, l'effort des meilleurs de ce peuple pour accomplir une tâche dont ils ont une vue claire. Il y a eu un esprit germanique en littérature, de Lessing à Gœthe. Il y a eu un idéal germanique dans la pensée de Wagner, (sinon de son époque artistique). Mais l'esprit qui règne dans la littérature et la philosophie allemandes d'aujourd'hui semble être un esprit hétérogène, fait de scandinave, de français, d'anglais, de russe, et d'allemand, un esprit qui se renie lui-même, qui a honte de son passé classique, un esprit pénétré de fortes influences sémitiques, ces influences si puissantes à Berlin (plus encore que dans toute autre capitale d'Europe). En musique,

le Hongrois Liszt et le Français Berlioz ont peut-être plus d'influence sur les jeunes compositeurs que Wagner. Et le résultat est médiocre. Jamais l'ensemble de la production musicale de l'Allemagne n'a été plus pauvre. A la vérité, il s'en détache un homme, qui me semble le mieux doué de tous les musiciens contemporains : Richard Strauss ; mais il est jeune ; malgré ses éclatants débuts, son avenir est encore incertain ; et il est unique. La France compte, à mon sens, beaucoup plus de talents musicaux. Au reste, elle regorge, en ce moment, de talents en tout genre. Il est vrai qu'elle manque de génies. Mais le génie est rare en Europe. Je ne vois guère que Ibsen et Tolstoï qui méritent ce nom. Et, à défaut de génies, c'est une grande supériorité d'avoir, en musique, une école aussi vivante et aussi distinguée que l'école française. Je la trouve, dans l'ensemble, supérieure à toutes les autres écoles musicales de l'Europe, même à l'école allemande.

Je suis convaincu que le sentiment musical a beaucoup baissé en Allemagne depuis la victoire. D'abord, la source de la grande musique allemande, son idéalisme profond, s'est tarie dans la nation ; un nouvel esprit, pratique, ironique, et jouisseur, a pris sa place. Puis il se produit sans doute une fatigue bien naturelle, après la surproduction merveilleuse de la musique allemande depuis un siècle. Quoi qu'il en soit, la décadence (momentanée ou durable? je ne sais) est certaine. Elle n'est pas seulement sensible dans la production artistique, mais dans le goût public. J'ai souvent été frappé, dans mes voyages en Allemagne, du succès scandaleux de certaines œuvres musicales vraiment honteuses, italiennes ou allemandes. Je n'ai pas été moins blessé par le manque de conscience artistique que révèlent certaines grandes exécutions musicales, ou représentations dites « modèles », à Munich, à Francfort, à Berlin, même à Dresde et à Vienne. Je ne crois pas que cela eût été possible il y a cinquante ans.

Malgré tout, l'Allemagne ne peut perdre de longtemps

sa supériorité (je ne dis pas : sa suprématie) musicale. Elle a, sur ce terrain, une avance trop grande sur les autres nations. Voici plusieurs siècles que la musique fait partie de l'instruction générale de la nation. Elle est devenue une partie de son être moral. L'Allemagne est une nation musicale. La France ne l'est pas, ou ne l'est plus. Elle le fut au XVI^e^ siècle. Elle a laissé s'éteindre l'éducation musicale dans la nation, tandis que l'Allemagne la cultivait passionnément, presque religieusement. Je n'ai pas besoin de rappeler ce que chacun sait : l'universelle diffusion de la musique dans toute la nation allemande, dans toutes les classes de la nation ; sa place dans les Universités, dans la vie quotidienne, dans les cérémonies publiques ; ces vastes salles de concert et ces théâtres de musique élevés dans toutes les villes ; ces fêtes musicales, ces exécutions solennelles de Bach et de Beethoven auxquelles prend part, dans l'orchestre et dans les chœurs, la bourgeoisie, les dames, la société de la ville ; ces grands bains de musique, où se retrempe constamment la nation allemande. On ne trouverait rien de semblable nulle part ailleurs, et il y a tout profit pour nous-mêmes, Français, à y aller puiser une force nouvelle, à faire de temps en temps en Allemagne une cure de musique. C'est d'une bonne hygiène ; et il n'y a point de risque que nous revenions de là moins Français. D'une façon générale, il n'y a aucun danger pour un peuple aussi vigoureux et aussi individuel que le nôtre, à s'enrichir de toutes les influences étrangères. Notre personnalité est trop forte et formée depuis trop de siècles, pour courir aucun risque de se perdre. C'est là une pusillanimité indigne de nous, et qui sied seulement à des peuples adolescents. La France s'est constamment renouvelée par les influences étrangères, même aux plus grands siècles de son histoire ; et les influences du Nord ne sont pas plus redoutables pour nous qu'autrefois les influences du midi. Il n'est pas exact de dire que les Espagnols et les Italiens sont moins dangereux à imiter pour nous, parce que nous sommes un peuple latin. Nous ne som-

mes ni latins, ni germaniques; nous sommes formés de toutes les races. Notre nation est le plus riche mélange de l'Europe, et c'est là sa grandeur; de là vient son équilibre harmonieux, et son universalité. D'autres peuples, pour fortifier leur personnalité, ont besoin de la fermer au reste du monde. La nôtre sera toujours plus forte, en s'ouvrant plus largement à tout. Plus nous serons Européens, plus nous serons nous-mêmes. — Goethe, dont je rappelais tout à l'heure un mot, écrivait en 1829 au comte Reinhard;

« Si je ne me trompe, ce sont les Français qui tireront les plus grands avantages de cet immense mouvement de *la littérature universelle;* ce sont eux qui gagneront le plus pour l'étendue du coup d'œil ; ils ont déjà le pressentiment que leur littérature exercera sur l'Europe l'influence qu'elle avait déjà conquise au milieu du XVIII^e^ siècle ; cette fois, l'influence sera exercée par des idées plus hautes. »

★

VII. — L'INFLUENCE ALLEMANDE HORS DE FRANCE

Mr. William Archer

(Londres)

Excusez-moi de ne pas avoir répondu plus tôt à votre questionnaire. La vérité est que je n'ai rien à dire d'intéressant. Tout en étant très loin d'admettre quelque prétention à une « suprématie mondiale » de la part de l'Allemagne, je voudrais que l'exemple donné par l'Allemagne au point de vue de la vigueur intellectuelle et de l'excellence des méthodes soit plus suivi en Angleterre qu'il ne l'est en réalité.

★

M. Jacques Bardoux

Je suis trop insuffisamment préparé par mes études personnelles, pour pouvoir répondre à votre intéres-